

La traduction littéraire : sa spécificité, son actualité, son avenir en Europe / Françoise Wuilmart. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 1 (1995), pp. 27-34.

I. Traduction littéraire — Europe. II. Etude et enseignement — Europe.

PER L1037 / FL70584P

LA TRADUCTION LITTÉRAIRE : SA SPECIFICITE, SON ACTUALITE, SON AVENIR EN EUROPE

*Mme Françoise WUILMART
Centre Européen de Traduction Littéraire , Bruxelles, Belgique*

On a souvent qualifié le traducteur littéraire de "passeur de mots", c'est là une définition minimale et superficielle; il serait plutôt un "passeur de culture". Or, qu'en est-il de la *Culture* dans notre "Europe des régions"? Force est de constater qu'elle clame plus que jamais sa diversité, et qu'elle le fait dans des langues et des parlers toujours plus fiers d'être "différents" et enracinés dans un terroir.

Et c'est bien ainsi : n'est-ce pas en descendant au fond de soi, de l'unique, que l'on rejoint l'autre et que l'on accède à l'universel ? Désireuse de préserver et de mettre en valeur sa couleur locale, la culture protéiforme répugne néanmoins à se replier sur elle-même et veut "s'exporter". Or, c'est ici qu'un nouvel acteur sort des coulisses, un acteur dont le rôle prend l'ampleur d'une mission et acquiert une portée diplomatique : le traducteur littéraire. Le respect de l'altérité et la fidélité dans la restitution d'une autre identité culturelle sont devenus ses mots d'ordre. Pour mieux se comprendre, il faut aussi, mieux se traduire.

Cette conception est relativement récente. Il n'y a pas si longtemps, traduire un texte étranger revenait encore à l'adapter à la langue et à la culture d'accueil, en rejetant certains concepts ou certaines mœurs. Ce refus patent de l'*Autre* dans le texte traduit pouvait conduire à l'ablation de passages entiers ou à l'édulcoration d'images jugées trop fortes. On ouvrait sa porte à l'étranger, oui, mais on le priait d'abord de laisser dans la rue tout bagage ou toute parure qui détonnerait dans son propre décor.

Walter Benjamin fut le premier à consigner clairement l'optique nouvelle, celle qui, heureusement, prévaut aujourd'hui. Dans son très célèbre essai intitulé *Die Aufgabe des Uebersetzers* (La tâche du traducteur - 1923) il rappelle qu'une "bonne traduction" devrait être transparente, s'entend : devrait laisser transparaître l'*Etranger*, l'accueillir dans sa différence, et non le masquer.

C'est évidemment là que réside toute la difficulté de la transposition littéraire. On ne le rappellera jamais assez aux profanes ou aux novices de la traduction : la langue est le véhicule de concepts fondamentaux privilégiés par sa culture; elle exprime toute une série d'approches spécifiques du temps ou de l'espace, de la vie ou de la mort. Pourquoi le français appelle-t-il "nature morte" ce que l'allemand désigne du nom de *Stilleben*, c'est-à-dire, littéralement : "vie calme, au repos"? Pourquoi le français a-t-il perdu l'aoriste grec, et ne peut-t-il calquer la forme progressive de l'anglais? Si telle culture, particulièrement sensible aux nuances temporelles, a élaboré une riche palette des temps de la conjugaison, telle autre peut s'avérer complètement démunie sur ce plan. Les outils langagiers et l'une seront donc nécessairement insuffisants pour reproduire le message de l'autre.

Mais il y a pire : que l'on songe à ce que donne la reproduction d'une madone de marbre dans le bois? La veine même du bois ne constitue-t-elle pas un obstacle insurmontable à la reproduction fidèle de telle courbe ou de tel angle, et le ciseau pourtant bien intentionné n'est-il pas amené à trahir le modèle, forcé qu'il est d'obéir à la substance du matériau nouveau? La langue elle aussi a "ses veines" profondes qui résistent au couteau, en l'occurrence à la plume du traducteur. Toute langue est un réseau complexe qui canalise l'expression, et donc la pensée. Parler allemand, par exemple, c'est penser allemand. Penser allemand en français, penser suédois en espagnol ... cela devient la quadrature du cercle!

C'est pourtant la tâche à laquelle doit s'atteler tout traducteur littéraire digne du nom. Fidèle il le sera, mais à deux partenaires : d'un

côté à la culture et au style qu'il doit transposer, et de l'autre au matériau langagier qui est censé reproduire l'*Etranger*. Il sera donc forcé de bousculer les habitudes de sa langue maternelle, de la violenter, sans pour autant la violer. "*Des traductions bien faites seraient donc le moyen le plus sûr et le plus prompt d'enrichir les langues*", disait déjà D'Alembert dans ses *Observations sur l'art de traduire*. Les grandes traductions ont sans aucun doute une fonction poétique, elles dérangent, elles fécondent le matériau qu'elles travaillent : la langue maternelle. Ainsi donc la traduction littéraire serait plus qu'une simple translatrice, et non contente d'être la barque qui passerait une culture sur l'autre rive, y importerait des épices, des couleurs, ou des senteurs inconnues, elle y transporterait aussi des semences nouvelles et y bouleverserait le paysage familier au point d'y laisser des traces indélébiles. La langue du texte dit "de départ" et celle du texte "d'arrivée" se marieraient pour former une langue troisième, à mi-chemin entre deux cultures, s'avérant du même coup un merveilleux instrument d'ouverture et de tolérance.

Voilà ce que devrait savoir tout traducteur littéraire digne du nom, mais ce n'est hélas encore que trop rarement le cas. Avouons-le sans détours : un grand nombre de traductions publiées sont décevantes. Certaines frisent même le scandale et contri-buent à ce que l'on pourrait appeler "le massacre de la culture de l'autre". Rappelons d'ailleurs à ce propos le témoignage révélateur que nous livrent les *Testaments trahis* de Milan Kundera.

A côté d'excellentes transpositions dues pour la plupart à des écrivains au premier chef, quantité d'amateurs vont donc (dans le meilleur des cas) s'éprendre d'un texte ou d'un auteur, le transposer tant bien que mal dans leur langue maternelle et réussir à se faire publier, souvent à n'importe quel prix. La plupart d'entre eux semblent ignorer que si l'écriture est un "don", la traduction qui est réécriture et une re-création est aussi un métier qui a ses exigences et implique un savoir-faire.

Or, ces exigences et ce savoir-faire peuvent s'apprendre. La traduction de textes juridiques ou scientifiques est toujours confiée à des "spécialistes" formés, connus et reconnus, car la faute ici pourrait être lourde de conséquences. Au contraire, dans le domaine littéraire, force est de constater que la qualité du travail est laissée au petit bonheur : est-ce à dire que la traduction littéraire est une non-spécialité, et le fait qu'elle n'ait pas d'application pratique directe suffit-il à justifier le manque de conscience professionnelle tant des "demandeurs" (les éditeurs) que des "preneurs" (les traducteurs?). Dans tout art le don doit être travaillé, l'inspiration géniale ne peut se passer de l'outil et de la technique. Une voix aussi belle soit-elle, doit s'exercer pour passer la rampe ; une main doit faire des centaines de gammes avant de pouvoir courir avec virtuosité sur le clavier. De la même manière, le don de l'écriture ou de la réécriture reste impuissant sans l'acquisition d'une déontologie qui lui permettra de passer avec bonheur à l'action.

Partant de ces considérations, il nous a semblé impératif de songer à la formation du traducteur littéraire. D'aucuns diront que l'on s'était bien passé jusqu'ici d'écoles de traduction littéraire, mais nous avons rappelé les conséquences parfois désastreuses d'une telle lacune. Certes, le traducteur doué peut se former seul et sur le tas, mais pourquoi ne pas raccourcir et alléger le long processus souvent pénible et frustrant de cette autoformation solitaire, en dégagant des voies plus méthodiques et plus systématiques ? C'est en 1989 que l'expérience a été tentée à Bruxelles. Certains jalons avaient été posés au sein de quelques universités où des cours de traduction littéraire étaient intégrés dans les programmes de licence : Liège, Düsseldorf, Göttingen, Madrid, en sont quelques exemples. Cette formation universitaire assurée par les théoriciens de disciplines annexes (linguistique, critique littéraire, etc.) nous a semblé incomplète et quelque peu ... biaisée. Nous sommes au contraire partis du principe que la traduction littéraire, qui est aussi un art, ne peut s'enseigner de la même manière qu'une science exacte. Le *Centre européen de traduction littéraire* (le C.E.T.L.) s'est donc voulu une sorte de

"conservatoire" privilégiant la pratique. L'enseignement préconisé y est dispensé dans une double optique : en premier lieu, il s'agit de transmettre une tradition, pour que l'apprenant prenne conscience des erreurs à éviter et apprécie à leur juste valeur la qualité des solutions adoptées par ses prédécesseurs. En second lieu, il s'agit de fournir à l'apprenti les outils et les techniques qui lui permettront de mieux exercer son talent, surtout et avant tout par une multitude d'exercices pratiques. Le C.E.T.L. confie donc aux professionnels les plus chevronnés le soin de communiquer leur savoir-faire dans le creuset convivial de l'atelier. Ce sont les plus grands noms de la traduction littéraire actuelle qui défilent maintenant à l'I.S.T.I. (*Institut supérieur de Traducteurs et Interprètes de la Communauté française de Belgique*), où s'organisent les cours : Albert Bensoussan (*Vargas Llosa*), Alain van Crugten (*Hugo Claus*), Mario Fusco (*Sciascia, Montale*), Jean-Michel Déprats (*Shakespeare*), Patrick Quillier (*Pessoa*), Jacques Catteau (*Dostoïevski*), pour n'en citer que six au hasard. Mais ne l'oublions pas : traduire c'est d'abord écrire ou plutôt réécrire, la maîtrise de la langue maternelle est donc à prendre en compte dans cette formation spécifique qui est dès lors complétée par des ateliers d'écriture et stimulation à la créativité en langue française.

Mais *Last but not least*, ce cycle de formation postuniversitaire est aussi un lieu de contacts avec la réalité professionnelle : par le biais des enseignants d'abord, qui, jouissant tous d'une notoriété confirmée, assurent le premier lien entre l'étudiant et le monde de l'édition, mais aussi grâce au jury d'examen final qui apprécie le mémoire (une traduction originale) et se compose entre autres de lecteurs de maisons d'édition. Ainsi les éditeurs et les instances culturelles trouvent-ils dans cette école un "vivier" où puiser ces oiseaux rares qu'ils ont par ailleurs tant de peine à dénicher.

C'est donc un peu la formule de l'atelier de la Renaissance que propose le C.E.T.L. : le maître œuvrant devant et avec ses élèves dans un artisanat commun.

Rappelons en effet que le concept de travail artisanal serait incomplet s'il ne renvoyait justement à cette "communauté" de travail. Aujourd'hui, fort heureusement, le "métier" de la traduction littéraire reprend son plein sens et cesse peu à peu d'être mutique ou fermé, tel qu'il le fut presque toujours. En effet, ce qui a manqué jusqu'ici à la traduction culturelle, c'est un élément central de tout artisanat : la communicabilité d'une expérience gardée en mémoire. Actuellement, la traduction littéraire est prise dans un mouvement de transformation pour devenir une expérience réflexive et conviviale, et sur ce plan, l'outil informatique acquiert un rôle essentiel et contribue à l'émergence d'une nouvelle figure du statut du traduire (cf. à ce propos les réflexions du grand théoricien français qui vient de disparaître, Antoine Berman). Les outils informatiques permettent non seulement au traducteur de mieux réaliser le travail textuel qui est le sien, mais aussi de garder trace des différentes étapes du traduire, et dès lors de transmettre l'expérience ainsi conservée et analysée. De la sorte, et paradoxalement, l'un des outils les plus modernes du monde moderne, en dotant la traduction d'une mémoire analytique, peut enfin permettre que se constitue *une tradition de la traduction*, ce qu'Annie Brisset (théoricienne franco-canadienne de la traduction) a appelé "archéologie de la traduction".

Désormais, cette convivialité et cette archéologie ne sont plus un vœu pieux, et l'on peut en repérer les traces en plusieurs endroits.

Tout d'abord dans des manifestations régulières du type des *Assises de la traduction littéraire*, inaugurées en 1983 dans la ville d'Arles, en France, devenue lieu de communication, de débats, d'échanges entre traducteurs littéraires et éditeurs.

C'est dans un même souci d'échanges de l'information et en réponse à une volonté commune d'offrir un statut morale, juridique et sociale au traducteur littéraire que s'est fondé en 1990 le *Conseil européen des associations de traducteurs littéraires*, le C.E.A.T.L., qui regroupe à ce jour 25 associations et se donne pour objectif premier de

promouvoir la qualité de la traduction des œuvres littéraires et de sciences humaines.

Enfin, c'est toujours dans cette même volonté de communicabilité que se sont créés (à l'instigation du programme "*Action culturelle*" de la Commission des Communautés européennes), les *Collèges européens de Traducteurs*. Ces institutions, qui sont aujourd'hui au nombre de sept, sont des centres de documentation et de consultation spécialisés, dotés d'une structure d'hébergement. Mais ils se veulent surtout un lieu de travail et de recherche, de rencontres et d'échanges pour les traducteurs de toutes nationalités, qui ont même parfois le bonheur d'y rencontrer leur auteur. Et quel traducteur consciencieux et ouvert ne rêverait-il pas de faire cette expérience : bénéficier des avantages d'une bibliothèque idéale répondant en tous points à ses besoins d'écrivain, et s'asseoir autour d'une table avec ses homologues : les auteurs traducteurs de son auteur, et avec l'auteur lui-même, pour échanger avec eux ses points de vue, confronter ses solutions avec les leurs, interroger l'auteur sur tous les points restés obscurs dans son travail? Nous souhaiterions aussi ouvrir un tel collège à Bruxelles où les traducteurs européens, boursiers des Communautés, bénéficieraient de conditions idéales pour pouvoir traduire et "exporter" nos grands auteurs belges ...

Il ne nous manque que le lieu car le programme *Action culturelle* de la DGX, déjà cité plus haut, nous encourage et nous promet son appui financier. Qu'il soit d'ailleurs rendu hommage ici aux responsables de cette action qui ont mis sur pied tout un programme d'aides à la traduction d'œuvres littéraires : entre autres dans le cadre d'un projet pilote d'aides financières aux traducteurs d'œuvres contemporaines, et à la création d'un prix annuel récompensant la meilleure traduction européenne : le prix Aristoteion.

En conclusion : le traducteur littéraire semble donc enfin sortir de l'ombre. Car il faut bien l'avouer, à quelques exceptions près, parmi lesquelles, en tête de file, ... Saint Jérôme et Luther, avec aujourd'hui un Jaccottet ou un Coindreau : peu de traducteurs littéraires jouissent

d'un renom égal à celui des grands auteurs. Quand un Français parle de Dostoïevski, un Allemand de Cervantes, ou un Anglais de Dante, ils ne songent guère que derrière chacun de ces génies se cache, comme une ombre fidèle, un artisan dont le dévouement est exceptionnel. Si, pour un écrivain au premier chef, la difficulté consiste à créer une écriture dont la seule forme est porteuse de messages, le traducteur littéraire quant à lui doit affronter une formidable gageure, car le texte de l'auteur, il le lira comme personne, jamais, ne le fait, tenu qu'il est de comprendre de pourquoi de la moindre virgule ; il entrera tout entier, avec son bagage intellectuel et affectif, dans un univers esthétique qu'il lui faut d'abord ressentir et aimer, et il s'efforcera, souvent pareil à un Flaubert dans son "gueuloir", mais avec des outils toujours imparfaits et dans un matériau toujours frustrant, de recréer ni plus ni moins qu'une œuvre dans toutes ses dimensions. Le traducteur littéraire est un écrivain muselé. Et pourtant s'il est impensable que le nom des acteurs ou des interprètes musicaux ne figure pas sur l'affiche, cela ne surprend guère que le nom du traducteur n'apparaisse pas sur la couverture d'un livre. Il fut très longtemps ce grand oublié et son travail de bénédictin a presque toujours passé pour une tâche ancillaire. Or, ce sont les traducteurs qui ont fait l'Europe ; et c'est à eux aussi que les auteurs doivent leur renommée internationale. Aujourd'hui, alors qu'il s'agit de bâtir une grande patrie culturelle où les identités préservées cohabiteront avec bonheur, c'est encore eux qui s'attellent à une tâche essentielle : mettre à la portée des leurs ce qui au départ leur était étranger, faire passer le message de l'*Autre* sans trop le défigurer et œuvrer ainsi dans le sens d'une tolérance et d'une compréhension mutuelle sans lesquelles l'avenir ne peut nous apparaître que noir.